

maintenant fortement retranchés dans leur citadelle, et on leur conseille d'en raser les murs, pour assurer leur sûreté. Les Canadiens-Français se trouvent aujourd'hui dans une position beaucoup plus favorable que lors de l'union : ils sont en même temps juges et partie. On leur demande de vouloir bien adopter une nouvelle forme de gouvernement, on ne la leur impose pas ; et, pour les persuader, l'hon. ministre de l'agriculture leur dit que cette nouvelle forme de gouvernement a été recommandée successivement par le juge en chef SEWELL, le juge ROBINSON et lord DURHAM ! Les noms seuls de ces trois hommes devraient suffire pour nous ouvrir les yeux. Leur but avoué a été de faire disparaître la nationalité Canadienne-Française, de fondre les races en une seule, la race anglaise ; et pour arriver à ce but, ils ont recommandé, comme nous dit le ministre de l'agriculture, le système de gouvernement que l'on nous propose aujourd'hui. Dans le dernier passage dont je viens de citer quelques lignes, il y a, page 25, une phrase qui m'a donné à réfléchir. C'est celle-ci, mise par l'auteur dans la bouche des Canadiens-Anglais du Bas-Canada :

“ Rappelez-vous que nous aussi nous sommes habitants du Bas-Canada et que nous aspirons, nous, à d'autres et de plus grandes destinées.”

Je me suis sérieusement demandé quelles sont les aspirations des Canadiens-Français. J'ai toujours cru et je crois encore qu'elles se concentrent sur un point : le maintien de leur nationalité comme un bouclier destiné à protéger les institutions qui leur sont chères. Depuis un siècle, les Canadiens-Français ont toujours aspiré vers ce but. Dans les longues années d'adversité, ils ne l'ont pas perdu de vue un instant. Surmontant les obstacles, ils ont marché pas à pas vers lui, et quels progrès n'ont-ils pas faits ? Quelle est leur position aujourd'hui ? Ils sont près d'un million ; ils n'ont plus à craindre, s'ils sont fidèles à eux-mêmes, le sort de la Louisiane qui n'avait pas autant d'habitants, lorsqu'elle a été vendue par NAPOLÉON I aux Etats-Unis, que le Canada n'en avait en 1761. Un peuple d'un million d'âmes ne disparaît pas facilement, surtout quand il possède le sol. — Leur nombre augmente avec rapidité. De nouveaux townships s'ouvrent de toutes parts, et se peuplent de colons infatigables. Dans les townships de l'Est, que l'on croyait destinés à être peuplés exclusivement par les colons anglais, ceux-ci font peu à peu

place aux Canadiens-Français. C'est une lutte pacifique entre les deux races, lutte de travail et d'énergie. Le contact avec nos concitoyens d'origine anglaise nous a enfin ouvert les yeux ; nous avons enfin compris que pour réussir il ne fallait pas seulement le travail, mais un travail raisonné et intelligent, et nous profitons par leur exemple et par l'expérience qu'ils ont acquise dans les vieux pays de l'Europe. L'agriculture commence à devenir en honneur, chez nous ; l'homme d'éducation n'a plus honte de s'y livrer ; nos cultivateurs sentent tous le besoin et le désir de se perfectionner ; nous avons de magnifiques fermes modèles où nous pouvons apprendre la science de la culture. Nous entrons dans une ère nouvelle de prospérité. Les Canadiens-Français occupent une place distinguée dans le commerce du pays ; ils ont fondé des banques, des caisses d'économie ; ils ont sur le St. Laurent, entre Québec et Montréal, une des plus belles lignes de bateaux à vapeur de l'Amérique ; il n'y a pas de paroisse, sur le fleuve, qui n'ait son *steamboat* ; les communications avec les grandes villes sont faciles ; nous avons des chemins de fer, et c'est par heures que l'on mesure maintenant la longueur d'un voyage que l'on mesurait autrefois par jours ; nous avons des fonderies et des manufactures ; nos constructeurs de vaisseaux sont renommés en Europe. Nous avons une littérature à nous ; des auteurs à nous, dont nous sommes fiers ; ils sont les gardiens de notre langue et de notre histoire, ils sont les piliers de notre nationalité ; rien ne prouve notre existence comme peuple autant que notre littérature. L'éducation pénètre partout ; nous avons plusieurs excellents collèges et une université où l'on peut étudier toutes les sciences sous d'excellents professeurs. Nos jeunes gens apprennent dans les écoles militaires à défendre leur patrie. Nous avons tous les éléments d'une nationalité. Il y a quelque mois à peine que tous, nous continuions à avancer dans la voie de la prospérité, satisfaits du présent, confiants dans l'avenir du peuple canadiens-français. Tout d'un coup, le découragement, qui n'avait jamais pu nous gagner dans l'adversité, s'empare de nous. Nos aspirations ne sont plus que de vains rêves ! Il faut briser l'ouvrage d'un siècle ! Il faut renoncer à notre nationalité, en adopter une nouvelle, plus grande et plus belle, nous dit-on, que la nôtre ; mais ce ne sera plus la nôtre. Pourquoi ? Parce que c'est notre sort,